

Maître Sanshin

Danny Plourde

Numéro 134, septembre 2012

Les arts martiaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67540ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Plourde, D. (2012). Maître Sanshin. *Moebius*, (134), 75–82.

DANNY PLOURDE

Maître Sanshin

Depuis mon arrivée en Corée du Sud, je parcours le flanc des montagnes. Elles sont partout, plus de soixante-dix pour cent du territoire. Pins aux larges troncs, cèdres tordus, tapis d'aiguilles, rocs, terre, ruisseaux, air limpide et aubade de faune ailée; tout cela contraste sauvagement avec la frénésie urbaine où grouillent les citadins stressés. Je pieute à Bundang, au sud de Séoul, dans une vallée où s'élèvent des centaines de tours d'habitation grises et blanches au pied desquelles de longs fleuves sulfureux de VUS déferlent. Les montagnes, peu importe où je me trouve en Corée, je les rejoins en moins d'une demi-heure de marche.

Je les grimpe et je bois du makgeolli, un alcool de riz doux et laiteux. Ça rafraîchit la langue tout en réchauffant le cœur. Parfois, ça me donne mal au crâne quand j'en bois trop; je veux dire, quand j'en bois quelques bouteilles au cours d'une même ascension. Les randonneurs, eux aussi, boivent beaucoup de makgeolli. Bah! Ils en boivent depuis des décennies, voire des siècles; je crois qu'ils sont immunisés. Si je n'en ai pas sur moi, quelqu'un m'en offrira en cours de route avec insistance et sourire, assurément. Il faut préciser que les randonneurs ne croisent pas souvent d'Occidentaux sur les hanches de leurs montagnes, on dirait qu'ils sont d'autant plus reconnaissants que je m'intéresse à leur patrimoine naturel, alors ils m'offrent un tas d'autres présents, pas seulement de l'alcool, mais aussi des fruits, des légumes frais.

Ce jourd'hui, je vais gravir à nouveau le Bukhansan, qui se trouve au nord de Séoul, tout près du 38^e parallèle qui sépare les deux Corée depuis le début de l'armistice,

signé en 1953. Je l'ai déjà fait trois fois : 836,5 mètres. Les premières montées, j'étais accompagné de ma fiancée, une Sud-Coréenne; pour ménager ses petits pieds de fille de Bundang, nous avons emprunté les sentiers les plus accessibles où se trouvaient entre autres facilités des escaliers, des cordes, etc. J'y retourne seul, cette fois-ci; ça me permettra de découvrir d'autres versants moins fréquentés.

J'ai dans mon sac deux bouteilles de makgeolli, de l'eau et deux rouleaux de gimhap, genre de sushis coréens, un délice. L'autobus m'a déposé au nord de Séoul. Déjà, le Bukhansan s'impose. L'air est moins humide qu'en temps normal, le smog paraît moins opaque, ce qui me semble parfait pour la visibilité. Somme toute, la journée sera idéale pour le randonneur. Pas trop chaude, aucune pluie et une vue panoramique incroyable en perspective, sur ce bout du monde perdu en Extrême-Orient.

Je ne sais trop par où monter. Bah! Je n'ai qu'à suivre les experts, qui s'équipent tous dans les mêmes magasins. Pour me rassurer, je demande poliment à un vieil homme s'il est possible d'atteindre le sommet par ce chemin. Pas même 8 h du mat, et le vieux est assis en train de boire son bol de makgeolli à l'entrée d'une route escarpée qui monte en serpentant dans le ventre de la montagne. Il me répond par l'affirmative en s'étonnant de la qualité de mon coréen. Nah. Mon coréen est mauvais, je m'exprime moins bien qu'un enfant de six ans. Mais ça lui suffit pour me respecter un peu. Je le remercie en m'inclinant beaucoup trop pour l'usage. Le vieil homme édenté se met à rire en toussant, crache par terre et me dit de faire attention car il trouve que mes souliers ne sont pas d'assez bonne qualité.

Les premiers cent mètres de randonnée se font péniblement, car la pente qui mène au point de départ est dangereuse, glissante. La rosée de la veille rend le sol lisse et casse-cou. J'arrive enfin à un petit campement improvisé où des badauds font bouillir des larves à soie, du maïs à vache, etc. Quelques chaumières installées là fument et offrent des services divers: toilettes rudimentaires, dépanneurs, restaurants. J'achète un gobelet de

larves à soie que je déguste une à une, avec un cure-dent, et repars sans perdre de temps avant que la chaleur devienne insupportable.

Je continue à suivre le groupe de randonneurs bien équipés. Je les suis de loin car je ne veux pas qu'ils s'en aperçoivent. Conifères, terre humide, racines, branches, écureuils noirs, la voie abrupte de l'ascension zigzague entre les amoncellements de rocs. À ce stade il est impossible de grimper sans utiliser ses mains, comme ses pieds. Il faut maîtriser les transferts de poids, de prise en prise.

J'arrive enfin dans une grande et sombre clairière que traverse un vif ruisseau d'eau froide. Des Coréens s'y désaltèrent, y rincent leurs casseroles avant de s'installer devant de petits feux qui leur serviront à cuire leur déjeuner. Certains jouent de la guitare, d'autres de l'harmonica. Déjà, on remarque ma tronche d'étranger, on vient à moi, on m'offre du makgeolli. Deux, trois, quatre bols, après quoi je parviens à lever mon corps alourdi. Je fume encore quelques clopes à leur côté. Nous parlons de la montagne, des sentiers à éviter, des ruisseaux couleur jade à découvrir, du besoin de respecter l'endroit et de ne laisser aucune trace.

Au bout d'une heure passée avec les randonneurs, les cloches d'un temple bouddhiste discrètement perché non loin de là retentissent dans une cacophonie merveilleuse. Des BONG, des BING, des DANG discordants suivis de voix cavernueuses récitant de graves mantras dans un vieux coréen que je ne comprends pas carillonnent dans la clairière. Je vois des gens se lever, s'étirer en bâillant avec l'air de se dire qu'il est temps d'y aller. Curieux, je poursuis mon chemin sans trop savoir où je vais.

En quelques heures j'atteins enfin le sommet. La vue est incroyable. Des essaims de libellules bourdonnent autour de moi. Je parviens à en capturer une sans difficulté. Elle est immense. Je me souviens alors de ce que ma mère disait à leur sujet, que les libellules peuvent arracher les yeux des petits enfants. Mais ici, les jeunes ont l'habitude de jouer avec elles; elles portent bonheur, elles chassent les moustiques indésirables. Le regard perdu vers le Nord, au loin, je m'imagine à bicyclette, parcourant les routes de campagne de ce petit pays communiste qui inspire à plusieurs autant la frayeur que l'étonnement.

En redescendant, j'emprunte un autre chemin. Je me plais à sortir de piste, à sauter de roche en roche. Tout en sueur, je m'arrête au pied d'un ruisseau qui s'écoule depuis le creux d'une crevasse pour former de petites cascades. Froide et claire, l'eau a un léger goût de pierre. Je me rafraîchis la nuque, les épaules. Je suis seul, je me permets de me déshabiller au complet, me baigne dans le bassin peu profond qui reçoit le flot des cascades. Un moment de sérénité. Une pause à la montagne, nu dans l'une de ses veines.

J'entends soudain un hurlement. Une femme, une dame, enfin, une voix féminine. Je pense immédiatement à me rhabiller. Je sors de l'eau, j'entends à nouveau crier. Ça vient d'en bas, quelques dizaines de mètres tout au plus. Je remets mes vêtements. J'hésite. Je ne peux pas remonter. Sûrement cette personne a besoin d'aide, une femme qui s'est coincé le pied ou... Enfin, ai-je bien entendu ?

Je longe prudemment le ruisseau, prenant soin de rester en retrait des sentiers afin que l'on ne m'aperçoive pas. Or c'est précisément en retrait des sentiers que je distingue deux Occidentaux penchés au-dessus d'une femme. Ils sont postés là, sur une énorme pierre plate au bord du ruisseau. Du sentier le plus près, il serait impossible de les remarquer à cause de la végétation trop dense et de l'escarpement de l'endroit. Je reste à l'écart, essaye de comprendre ce qui se passe. La dame n'a plus son chandail, elle pleure. Les deux hommes ricanent et fument des cigarettes en l'abreuvant d'injures anglaises. L'un d'eux vient de la bâillonner avec un gros ruban gris. De l'aide ! je dois aller trouver de l'aide ! Mon téléphone ne fonctionne pas ! Nous sommes encore trop haut, il n'y a pas de réseau. En me retournant, mon pied gauche glisse dans l'eau ; un des gars m'aperçoit. Sans perdre une seconde il jette sa cigarette et s'élance vers moi. *Come on man ! Don't get away ! We have a nice little Asian ass just right here ! Hey buddy ! Fuck ! Wait !*

Je me précipite vers le sentier le plus près mais l'homme qui me pourchasse, coupant au travers de la végétation, parvient à me rattraper. Il me flanque par terre, m'assène trois bons coups de pieds dans les reins. Je n'arrive même

pas à crier tant la douleur est forte, j'en ai le souffle coupé. Je ne pense qu'à survivre. Il sort un couteau de sa poche, me le met sous le nez en m'ordonnant avec des mots orduriers de me lever. Je m'exécute du mieux que je peux. En route il s'aperçoit que je suis francophone, se met alors à me traiter de *frenchy* et croit mieux comprendre pourquoi je ne veux pas « jouer » avec eux, car je suis nécessairement un *fancy faggot*. Il me traîne jusqu'à l'autre homme, resté auprès de la dame. On me pousse à ses pieds. L'autre bougre m'enrubanne la gueule et m'attache les mains derrière le dos. La femme, très petite mais d'une maturité certaine, me fixe droit dans les yeux en cherchant à me communiquer quelque chose. La détresse. Je ne comprends rien. Je l'écoute chigner et ses lamentations se mélangent avec le chant des oiseaux et le bruit du cours d'eau qui va se jeter dans un petit torrent.

Les deux costauds ont l'air d'être des militaires américains. Nah! Pour sûr, c'en sont! Je ne comprends pas ce qu'ils font dans la montagne, habillés comme les gars qu'on rencontre à Itaewon, le ghetto américain de Séoul, campé tout près de leur base militaire. La femme porte quant à elle tout l'attirail du randonneur, souliers, pantalon anti-sueur. Son chandail de montagne n'est pas loin. Elle est en soutien-gorge et la vue de cette demi-nudité me rend très inquiet de la suite des choses. Je les ai clairement dérangés au moment où ils allaient labourer son vieux corps menu. Les deux brutes discutent à voix basse. Je ne comprends pas, mais devine très vite par contre qu'ils veulent me tuer, éliminer tout témoin, mais le fait que je sois blanc semble les embêter. J'essaie de puiser toutes les énergies positives qu'il me reste, je fais des prières à tous les dieux, pense au mot « amour », je me l'étampe en lettres majuscules dans l'esprit, je ferme les yeux avec pour dernière image la lame scintillante du petit couteau. Et puis... Rien.

J'entends : PAK! un coup sourd. Malgré moi je rouvre les yeux. L'un de mes assaillants est plié en deux, l'autre s'énerve. Plus loin, se tient un moine vêtu de loques grises. Crâne chauve, grand collier de boules qui lui pend autour du cou, il porte des savates comme on en voit dans les films de ninja. Plutôt petit, le vieux moine tient

un caillou qu'il fait rouler dans sa paume. L'Américain plié en deux a dû recevoir une pierre lancée avec violence dans le thorax. Les deux agresseurs se lancent sur le moine. Ce dernier bondit au moins trois mètres plus loin, sur une pierre qui émerge au centre du ruisseau. De là, il nous observe. Je le vois mieux maintenant, il a d'énormes sourcils grisonnants. Il nous sourit, l'air malin.

Les Américains lui gueulent d'arrêter de jouer avec leurs nerfs. Ils lui reprochent de faire des cabrioles qui ne sont plus de son âge. Ils doivent se mouiller les pieds pour l'atteindre car le moine campe sur ses positions, sans perdre son sang-froid. Le vieux les laisse venir à lui, sans réagir. Alors qu'ils ne sont plus qu'à deux bras de distance, il s'élançe sur le premier le pied droit devant, écrase son épaule en lui flanquant un bon botté derrière la tête avant de rebondir sur l'autre homme et de lui asséner un rude coup sur le sternum. Il retombe sur ses pattes tout près de nous. Je ne peux m'empêcher de penser à ces habiles tigres blancs qu'on pouvait rencontrer dans les bois coréens et dont m'a déjà parlé ma fiancée. Jamais le moine n'a utilisé ses mains. Seul un époustouflant jeu de pieds. Les deux autres, stupéfaits, se sont écroulés en tenant leurs membres endoloris.

Le vieux en profite pour défaire nos liens. Il remet le chandail à la dame qui le remercie aussitôt, avec toutes les politesses exagérées qu'un moine est en droit de recevoir. J'en fais autant avant de l'avertir que les Américains se relèvent déjà pour revenir vers nous. Le moine se retourne, garde sa posture digne, les mains derrière le dos. L'un des bandits lance au moine qu'il maîtrise bien son taekwondo. Or le moine, qui ne parle toujours pas, fait signe que non, ce n'est pas du taekwondo, imbécile. La dame à mes côtés explose de rage et leur crie, à ces deux sales blaireaux d'enfants de chienne étrangère, que le moine est un maître de taekkyon, l'ancêtre du taekwondo. Je me souviens alors que le taekkyon, à l'époque Choson où le Japon occupait la Corée, était presque disparu car prohibé par les autorités japonaises, qui imposaient alors leur karaté ou autre judo.

Au mot «taekkyon» craché par la dame ébouriffée telle une remontrance, comme quoi les jeunes vauriens

d'aujourd'hui ne savent même pas faire la différence entre taekwondo et taekkyon, les deux étrangers, vexés, l'injure à la bouche, se sont précipités à nouveau vers le moine. Or déjà le maître met le premier en état de ne plus nuire à personne en lui donnant un seul coup de pied, bien senti, sur le genou. Tous entendent le craquement de l'os, et je peux jurer que je ressens la douleur qui vrille le gars, maintenant agenouillé et gémissant. Galvanisé par la soif de vengeance, son acolyte essaie de frapper le vieux qui évite chaque coup de poing. Le gars enrage, recule d'un pas, pendant que l'autre continue de chialer. Le moine change sa position, beaucoup plus décontractée celle-là, exécute quelques pas d'une danse étrange avant de prendre son élan et foncer les deux jambes en l'air sur l'agresseur. Sa jambe droite va directement sous le menton du bougre tandis que l'autre lui enserme la nuque. Dans un transfert de poids le moine entraîne son adversaire avec lui, le fait s'écrouler par terre. Assommé, l'Américain tente de se relever mais le maître l'immobilise, le force à se soumettre, ou à perdre l'usage de son épaule. Et puis: CRAC! On entend l'épaule se disloquer.

J'ai par la suite aidé le moine à attacher derrière leur dos les mains des deux Américains à cause de qui nous, Occidentaux, passons souvent pour des canailles. Nous les avons ligotés avec les mêmes liens qu'ils avaient utilisés pour la dame et pour moi. La femme n'avait rien sur elle, or elle voulait lui donner une offrande. Elle a donc fouillé dans mon sac, m'a demandé si elle pouvait prendre la bouteille de makgeolli qu'il me restait, j'ai accepté sans hésiter. Sans mot dire, le moine en a d'abord bu une lampée. Il suffisait de lire dans ses gros sourcils et son généreux sourire tout ce que nous voulions pour réponse. La dame, quant à elle, n'arrêtait pas de jacasser. Maître ci, Maître ça. Prenez encore un peu de makgeolli, Maître! Et le maître a fini la bouteille à lui tout seul, sans jamais dire un mot. Au bout de quelques minutes, il est reparti dans la montagne après s'être assuré que les deux hommes ne pourraient s'enfuir. Nous l'avons salué en nous inclinant très bas; je veux dire, les mains jointes devant nous, nous avons embrassé le sol à ses pieds. Trois fois.

Je suis redescendu avec la dame. Elle voulait que je l'accompagne jusqu'au pied du Bukhansan. De là, elle irait seule chercher l'aide des autorités afin qu'ils viennent arrêter les deux Amerloques, sans trop espérer, m'a-t-elle avoué, qu'on les coffre, étant donné leur nationalité. En chemin, la femme m'a parlé de la chance que nous avions eue que ce moine vienne nous aider. Elle m'a parlé de Sanshin, l'esprit sacré des montagnes. Sanshin, l'esprit qui veille sur les bons randonneurs.

Et dans ce décor de pins aux larges troncs usinés par les siècles, de cèdres tordus comme des vieillards, marchant sur des tapis d'aiguilles, sur des rocs verdis, humant la terre et une multitude d'essences naturelles, longeant la rumeur des ruisseaux et les sérénades de leur faune ailée ; tout juste avant de retourner dans la frénésie urbaine de Séoul où grouillent les citadins stressés, la dame m'a enfin expliqué que le moine avait fait vœu de silence. Sans doute, parce qu'il avait fait quelque chose d'horrible dans sa jeunesse.